

***Fuyons demain !*** retrace l'errance de deux jeunes, Maurice et Alain. C'est Maurice qui narre l'histoire de la veille, et il est évident pour moi de situer ces événements dans le passé afin de marquer une césure nette avec le présent.

En effet, une enfance vagabonde ne dure jamais toute une vie : il y a toujours un moment où les chemins se séparent. Le passé incarne ici la désinvolture, le lâcher-prise, tandis que le présent impose ses règles, ses obligations et ses conventions. Ce que le film cherche à faire comprendre, au fond, c'est cette dualité entre les deux personnages : lequel incarne la raison la plus juste ? Qui dit la vérité, et qui ne fait que raconter celle qu'il aimerait croire ?

L'un, malgré un passé d'apparence ignoble, rend ses actes presque emphatiques ; l'autre, pourtant plus équilibré mentalement, nous irrite par sa nonchalance. Le mal devient intelligible, tandis que le bien peine à se faire entendre. Dès lors, les notions de bien et de mal s'effacent. Elles se dissolvent dans cette errance où les repères s'effondrent à mesure que les personnages y prêtent attention.

Au-delà du thème de l'errance, j'ai aussi envie d'aborder celui de la loyauté. Il est moralement presque impossible de nuire à notre premier ami ; pire encore, l'ignorer devient un crime. Faut-il alors taire nos désirs pour ne pas heurter ses sentiments ? Ce dilemme n'a pas de réponse honnête et c'est justement cette tension morale qui m'anime. Une tension qui atteint un point de non-retour, souvent brutal, toujours percutant.

Dans cette histoire, Alain trahit Maurice d'une certaine manière en fréquentant son ex-copine. Mais cet épisode reste volontairement flou. C'est Maurice qui nous en parle, et Alain, lui, reste dans la confiance au point de cacher cette trahison au spectateur. Pourtant, ce n'est pas cet acte en lui-même qui blesse le plus Maurice, mais l'indifférence d'Alain à son égard. Ils sont les seuls à vraiment pouvoir se comprendre. Les figures paternalistes (l'ancien professeur, le patron du bar, le videur de boîte) ne sont là que pour souligner leur isolement, leur incapacité à s'intégrer dans le monde adulte.

La gestion du temps est un enjeu crucial dans le film. C'est elle qui nous fait ressentir l'errance des personnages. Car cette journée n'est rien d'autre que la métaphore de leur existence. Aussi sordide soit-elle, elle reste d'une banalité accablante pour eux. Et c'est cette banalité qui devient fondatrice, qui finit par contaminer le spectateur, comme une forme d'errance partagée.

Le court-métrage assume aussi une dimension caricaturale. Les personnages hostiles sont vus à travers le prisme déformé de Maurice et Alain. Par exemple, le patron du bar, figure paternelle autoritaire, doit être filmé en contre-plongée, dans une ambiance sombre, son visage toujours hors-champ, comme une entité menaçante et sans âme. À l'inverse, l'ancien professeur, objet de vengeance, doit être montré de face, en pleine lumière, exposé, humilié publiquement — tel que Maurice le fantasme.

L'usage majoritaire de plans fixes est essentiel. Il permet d'ancrer cette journée dans une sorte de temporalité figée, comme si elle ne devait jamais s'arrêter. Ces plans seront longs, souvent en valeurs serrées, afin de montrer les personnages cloisonnés, prisonniers d'un monde auquel ils ne peuvent pas – ou ne veulent pas – appartenir.

Je crois qu'*Il était une fois en Amérique* (1984) me hante trop pour ne pas s'inviter dans le film. L'errance de Noodles et Max à travers Brooklyn fait écho à celle de Maurice et Alain au

cœur de leur jeunesse. *Plein soleil* (1960) est une autre inspiration évidente, notamment dans la complexité des personnages et l'inévitabilité de leur séparation.

Pour finir, je dirais que *Fuyons demain !* est une histoire qui, à travers l'errance de ses personnages, interroge des sujets profonds et percutants. Car pour moi, c'est dans la banalité du quotidien que l'on saisit le plus justement la vérité de l'humain.